

Forum Labour

Note de lecture 1 par Christian FELLER

Terre noire, roman d'Oswald Durand (1935)

Introduction

Il y a plusieurs mois, sur les conseils de Roger Little (voir ci-dessous) que je remercie, j'ai lu *Terre noire* dans une édition de 1943¹ qui doit être très proche de l'édition originale de 1935. Ce roman avait immédiatement reçu le Grand prix de littérature coloniale 1935 décerné par la Société de Géographie. Cet ouvrage se lit effectivement comme un roman d'aventure, l'aventurière étant ici une charrue œuvrant en terre guinéenne sous le contrôle de son maître et aussi héros : Téné Kamara.

Comme on le verra, l'Afrique sahélo-soudanienne est sauvée grâce à la charrue attelée qui assure à la terre une fertilité/fécondité presque inépuisable.

Au-delà de ce qu'a pu m'inspirer ce roman agricole (« qui se lit comme un roman ») sur le message de la colonisation et/ou sur certains coloniaux amoureux de l'Afrique, je me suis alors demandé ce que fut finalement le destin réel de la charrue en petit paysannat africain, non seulement à l'époque coloniale mais aussi après les Indépendances, voire de nos jours. C'est donc cet ouvrage qui m'a incité à discuter de cette question lors d'une réunion de l'ADAC et qui a conduit Francis Ganry à ouvrir ce forum sur le site de l'Association des Anciens du Cirad (l'ADAC).

Pour ceux que cela intéresse, je signale que cet ouvrage vient d'être réédité à L'Harmattan² avec une belle et longue introduction de Roger Little (professeur de littératures africaines et responsable de collection chez cet éditeur). Dans la note ci-dessous, j'emprunterai plusieurs éléments littéraires et historiques à cette introduction.

Qui était Oswald Durand ?

(J'emprunte ces quelques informations à l'introduction de Roger Little pour la réédition de *Terre Noire*).

Oswald Marcelin Maurice Marius Durand (1888-1982), dans son ouvrage autobiographique *Vertiges* se présente lui-même comme « un fils de paysan »³. Il est administrateur des

¹ DURAND Oswald, 1943. *Terre Noire*. Avec une préface de André Demaison (iv p.), 8^e édition. Paris, L. Fournier, collection de l'Ancre, 212 p.

² DURAND Oswald, 2018 (d'après l'édition de 1945). *Terre Noire* suivi de *Les industries locales du Fouta*. Avec une Introduction de Roger Little (xxii p.) L'Harmattan, coll. Autrement Mêmes, 200 p.

³ DURAND Oswald, 2018 (d'après l'édition de 1943). *Vertiges. Pellobellé, gentilhomme soudanais*. Avec une Introduction de Roger Little. L'Harmattan, coll. Autrement Mêmes, 240 p.

colonies dès 1912, où il débuta en Côte d'Ivoire. Entrant dans la guerre en 1914 comme cavalier de 2^e classe, il en revint lieutenant avec 5 citations et 2 blessures. Après la guerre, il regagne l'Afrique et sert en Guinée comme adjoint des Services civils (1920-1921) puis comme administrateur adjoint et commandant de cercle à Pita. C'est à cette époque, en Guinée, que le gouverneur Poiret s'efforce de transformer la société indigène et la vie du paysan noir par la charrue. Comme administrateur et comme paysan, il participe à cette aventure avec enthousiasme, et ce sera évidemment le sujet de *Terre Noire*. Le ministre des Colonies est alors Albert Lebrun (futur Président de la République) lequel recrute Oswald Durand dans son cabinet ; celui-ci y restera jusqu'en 1940. Il refusera de se rallier au gouvernement de Vichy et repartira pour l'Afrique en 1944. Nommé gouverneur du Sénégal (1945-1946), puis de la Côte d'Ivoire (1946-1947), il prendra ensuite sa retraite avec le grade de gouverneur général honoraire. Élu à l'Académie des sciences coloniales (devenue l'Académie des sciences d'outre-mer en 1957), il en sera le secrétaire perpétuel de 1954 à 1982.

L'écrivain Oswald Durand est donc un personnage important de l'histoire coloniale française, qui a vécu sur le terrain ce qu'il raconte dans son roman et qui est un amoureux de la terre.

Court résumé de l'intrigue

Le roman commence par une Dédicace d'Oswald Durand à :

« M. Albert Lebrun, Président de la République, ancien Ministre des Colonies,
Dont l'âme terrienne comprendra la dure peine, les espoirs vibrants et aussi le triomphant orgueil de ceux qu'il vit un jour, dans les plaines de Guinée, creuser les premiers sillons libérateurs. Hommage respectueux et déférent. O.D. »

Le ton est donné : il s'agit bien de labourer la Guinée !

Téné Kamara (TK), un Foulah de Guinée devenu « homme libre » à la mort de son père, avait été à l'école primaire de Labbé et avait obtenu son certificat d'études. Puis commence la véritable histoire de TK lorsqu'il a 18 ans :

pp. 32-33⁴ « ... un gouverneur⁵ qui aimait les Noirs et savait leur parler, vint à Conakry. Après avoir longuement parcouru et étudié le pays, ce gouverneur avait compris que l'avenir de la Guinée était uniquement dans sa terre et que le pays des Foulahs, où vivait tant de bétail, devait être riche désormais.

Aussi avait-il décidé que les bœufs travailleraient comme leurs frères de France, asservis depuis si longtemps par la patiente volonté des Toubabs ; ils tireraient la charrue, la herse, l'émotheuse ou la charrette.

⁴ On se réfère ici à l'édition mentionnée de 1943.

⁵ Cela pourrait être Jean Louis Georges Poiret qui fut gouverneur de Guinée (d'abord intérimaire puis titulaire) de 1915 à 1929.

“ Le bœuf est votre ami, disait l’homme aux galons d’or. Soignez-le, posez un joug sur sa tête, et il trainera votre machine, grattera la terre mieux et plus facilement que douze serviteurs.”

Certes on avait bien ri de cette idée, le soir devant la mosquée.

Téné, lui, savait bien que les Blancs connaissaient mille manières pour faire travailler les autres à leur place, et qu’ils avaient come serviteurs dans leur pays les bœufs et même les chevaux, pourtant bêtes nobles. »

Là-dessus TK apprend que « le gouverneur demandait un homme jeune et parlant français pour aller apprendre chez les Blancs à faire labourer les bœufs ». TK sera ce jeune et passera quelques mois chez un paysan périgourdin. À son retour en Guinée, le gouverneur lui offre une charrue, une herse, deux bœufs et un joug. Le voilà de nouveau dans son village d’Oré Djima labourant ses terres, avec bien des difficultés, en fin de saison sèche.

Très rapidement, ses idées et pratiques nouvelles irritent les « Anciens » qui contrôlent le village. TK devient une idole auprès des jeunes et grâce au labour attelé les rendements de ses cultures sont très largement supérieurs (jusqu’à dix fois) à ceux des paysans (dominés par les anciens) qui continuent les pratiques traditionnelles. TK sera le lauréat d’un prix régional du plus beau labour mis en place par l’administration coloniale. C’est la haine entre les jeunes et les Anciens ; ces derniers font tout pour tourmenter TK : destruction du soc de la charrue, blessures aux bœufs et finalement empoisonnement de la propre fille de TK. Mais rien n’y fera, la nouvelle génération du village soutenant TK fera en sorte que tous les Anciens finissent par disparaître à l’exception du chef, Tierno Diallo, qui finalement reconnaîtra ses torts et le mérite de TK. Celui-ci lui pardonnera.

L’avenir de la Guinée s’ouvre sur de magnifiques perspectives !

Les messages du roman

Il y a d’abord le message agronomique : le labour augmente miraculeusement les rendements.

Au-delà de la dédicace et du « sillon libérateur », voici quelques citations :

pp. 34-35 : « ... un serviteur... avait gagné... dans son champ labouré, dix fois plus de paniers de riz qu’il n’en récoltait d’habitude ! » ;

pp. 105-109 : « La richesse de Téné apparut encore plus éclatante... Pour les paysans d’Oré-Djima, ce fut une maigre récolte : quelques pauvres paniers de grains. La part du maître prélevée – la plus forte – il ne restait plus rien pour le serf... [et TK de dire au pauvre serf :] “Vois mes champs. Le soleil s’est déjà levé sept fois depuis que mes récoltes sont commencées et les mains des amis venus m’aider sont fatiguées !” Les moissons de Téné étaient à vrai dire surprenantes, extraordinaires... Sept fois sept cents gerbes s’empillèrent dans la grange de Téné. » ;

pp. 110-111 : « Le décorticage commença quelques jours après...

- Arriohé ! reprenaient en chœur hommes, femmes et enfants, c'est le bœuf et la machine qui ont fait pousser la petite graine. Le champ de Téné est seul capable de donner tant de beaux épis, car c'est le champ d'un homme aussi puissant que les Toubabs nos maîtres...
Le grain fut vanné : cent paniers de riz et trois cents de fonio emplirent douze silos dans les greniers de Téné Kamara. »

En second, il y a un message sociétal : avec la charrue tout change.

À propos de Tierno Diallo reconnaissant sa défaite, voici ce que cela inspire à l'auteur du roman :

pp. 196-197 : « ... c'était la ruine des idées anciennes sous la poussée ardente de la race jeune, acquise aux méthodes des Blancs, c'était le passé qui mourrait... Les hommes d'aujourd'hui connaissent "bien manière" pour faire travailler les bœufs. Toutes les terres étaient labourées. Les épis poussaient drus dans les champs neufs et les laboureurs paissaient leurs bêtes dans des herbages épais.

La charrue continuait à apporter richesse et joie. Personne ne souffrait de la faim. Les enfants, bien nourris, grandissaient droits et forts. Les filles trouvaient facilement mari et les pasteurs des hauts-plateaux, que l'élevage enrichissait, venaient maintenant faire fraude autour d'elles, alléchées par le douaire sur lequel leur futur beau-père ne lésinerait pas. »

Et le discours se poursuit sur tous les petits métiers qui s'installent grâce à la richesse fournie par la nouvelle agriculture. Mais aussi :

pp. 127 : « Mais un fait nouveau, d'abord mystérieux, insoupçonné, agitait maintenant le pays... la charrue venait d'apporter au laboureur l'instinct de la propriété. Il n'était plus question de défricher à chaque saison des pluies... Les paysans s'étaient ainsi affranchis de la tutelle du chef, grand distributeur de jachères au gré de sa fantaisie et surtout de ses intérêts. Ils parlaient maintenant, orgueilleux, de "leur" champ, comme ils parlaient hier de "leur enfant" ou mieux de "leur mère"... Ce fils des Kamara n'avait-il pas réussi à donner une âme à la terre comme il en avait donné une aux bêtes ».

Ou encore :

pp. 198-199 : « On avait "fait papier" devant le commandant... Le serf devenait officiellement propriétaire et s'attachait désormais à un sol dont il n'était jusqu'alors que l'usager ; il vous arpentait maintenant son domaine, surveillait ses façons, soignait ses bêtes...

Ainsi le labourage avait créé un ordre nouveau. »

Enfin, grâce à la charrue, s'établit un lien très fort entre l'homme et la terre.

Le paysan parle de la terre comme de sa mère, c'est évidemment la terre-mère ou la déesse terre. Mais il en parle aussi comme d'un homme qui féconde la terre. La dimension sexuelle du labour ou la terre « humanisée » est exprimée plusieurs fois dans le texte :

p. 10 : « La belle terre, dit-il, elle est douce comme le poil d'une génisse » ;

p. 39 : « La terre meurtrie par la machine n'allait-elle pas se révolter ? » ;

p. 91 : « De la plaine tumultueuse monte comme une ivresse collective, une exaltation, mieux, une folie propitiatoire, un rut frénétique pour l'accouplement prodigieux de tous ces hommes, gonflés du désir de vivre, et de la terre nourricière qu'ils veulent violer et féconder à tout prix. » ;

p. 92 : « Ont-ils donc la cervelle si noire ces maîtres entêtés pour ne pas comprendre que c'est dans la terre profonde qu'il faut s'enfoncer pour l'obliger à faire lever les tiges et à remplir les épis ? Se contentent-ils de caresser la peau de leur femme quand le désir d'enfant est trop violent pour elles ?

p. 93 (à propos du semis) : « Un rouleau pesant la gava [la terre]. Désormais repue... elle fut abandonnée à sa gestation ».

Le message final du romancier, qui, ne l'oublions pas, est un grand fonctionnaire colonial, est comme un rêve qu'il exprime à travers les yeux et les paroles de son héros Téné :

p. 207 : « Paysan blanc, paysan noir, paysans tous deux, murmurait Téné en pressant dans sa main une poignée de cette terre qui lui avait coûté tant de peine à conquérir. Et tout lui apparaissait lumineux. Il venait de saisir enfin, sans encore bien le comprendre, le lien qui unit le paysan blanc au paysan noir et dans une harmonie mystérieuse, se rejoignaient la jeune terre d'Afrique et la vieille terre de France. »

Commentaires

Les romans, par définition, transmettent un imaginaire même sous des apparences rationnelles ou documentées. Ici, il s'agit du labour attelé qui va sauver l'Afrique sahélo-soudanienne. Ce thème du labour est d'autant plus parlant au lecteur avisé de l'époque (les agronomes, les fonctionnaires coloniaux), voire de nos jours, qu'il est associé à toute l'analyse que le colonisateur, avec ses propres référents culturels, se fait des sociétés africaines en place : des pratiques agricoles inadaptées, les jeunes sous la domination des Anciens, le problème de la non propriété des terres selon les coutumes locales, etc.

Certains de ces fonctionnaires coloniaux ne sont pas aveugles sur la stratégie économique de la Métropole (rente des produits coloniaux – comme l'arachide – et débouchés pour les produits manufacturés français – comme les charrues) et n'hésitent pas à l'écrire. Mais ils pensent vraiment que le développement de l'Afrique lié à l'Empire colonial passe d'abord par la richesse et le bien-être des Africains eux-mêmes. Les notes de lecture qui suivront en donneront quelques exemples.

On peut entendre ici le discours utopique d'Oswald Durand, tout à la fois romancier et fonctionnaire colonial, qui, non seulement sauve l'Afrique et les Africains par le labour attelé, mais fait émerger une « nouvelle race » de paysans frères de ceux de France.

Cet imaginaire sur le labour est incroyablement fort et séduisant. Il est probablement encore d'actualité. Et ce n'est pas réservé au colonisateur. Il est très intéressant de mettre en parallèle des romanciers français de l'époque coloniale et des romanciers africains d'après les (ou

proche des) Indépendances. C'est ce que propose János Riesz⁶ dans sa post-face de la réédition (2011) du roman *Les paysans noirs* de Robert Delavignette en prenant deux exemples, *Les paysans noirs* (le thème est l'arachide), mais aussi *Terre noire* qui nous intéresse ici.

C'est en effet Sembene Ousmane qui reprend en 1957 à peu près le thème de *Terre noire* dans *Ô Pays, mon beau peuple !*⁷ Le héros, Faye Oumar, Casamancien, ancien tirailleur sénégalais, rentre au pays avec un projet curieux pour le pêcheur qu'il est : acheter des terres, introduire la charrue, créer une coopérative. À cela s'ajoute qu'il est marié avec une femme blanche. Tout ceci l'oppose donc à la fois aux Anciens – y compris ses parents –, mais aussi aux coloniaux sur place. Il sera assassiné, mais il aura eu le temps de présenter son projet, centré sur le labour, à ses proches :

« Je veux monter une ferme modèle dont tous profiteront... L'année prochaine j'aurai deux charrues, ensuite viendra le tour d'un tracteur. »⁸

C'est suite à ces lectures romanesques, desquelles j'aurais dû conclure que le labour attelé a envahi l'Afrique sahélo-soudanienne grâce au colonisateur (merci les Blancs pour ce magnifique cadeau) que je me suis posé les questions suivantes :

- (i) de l'importance réelle en petit paysannat africain de l'appropriation du labour attelé avant et après la Deuxième Guerre Mondiale ?
- (ii) de la permanence (encore de nos jours) du rêve de la charrue qui va sauver le paysan africain ?
- (iii) tout ceci pour nous amener aussi au rêve inverse actuel du « non-labour ».

Vous êtes sûrement nombreux à avoir des idées sur la question. À suivre...

⁶ János Riesz, spécialiste de littératures africaines francophones, est professeur émérite à l'Université de Bayreuth.

⁷ OUSMANE Sembene, 1975 (édition originale, 1957). *Ô Pays, mon beau peuple !* Press Pocket n° 1217, 187 p.

⁸ *Ibid*, p. 175.